

Avant-propos

A force de rencontres et de chemins parcourus ensemble, un espace s'est créé, le RIFAL. Un espace où creuser pour atteindre les fondements communs, étendre pour couvrir les champs de rencontre, préciser pour créer des langages communicables. Un espace où l'on va de plus en plus au devant de la demande sociale, en se dotant de compétence notamment dans le domaine de la terminologie et du traitement informatique des langues, outils nécessaires pour s'engager résolument dans la mise en œuvre de l'aménagement linguistique.

Un espace, en un mot, où le codéveloppement des dimensions de la vie au sein de chaque pays comme au niveau mondial trouve un itinéraire où se promouvoir par la diffusion des informations et des savoirs, où s'adosser à ses valeurs tout en s'ouvrant sur la scène mondiale. Ce registre se vit dans un contexte aux spécificités nées de situations d'une diversité de traditions et d'une complexité d'évolutions plus récentes liées à des phénomènes politiques, migratoires ou économiques et touchant les domaines de la langue, de la culture et de l'histoire.

Dans cet espace se fraie une voie où de nombreux obstacles se rencontrent, dont la complexité est aussi grande que leur sensibilité par rapport à différents centres d'identité et d'intérêt.

Emmanuel Aito retrace la montée en croissance de la terminologie depuis sa naissance en 1930, puis sa reconnaissance comme une « science en plein temps » en 1991. Il souligne, en particulier, le fait que, pour bon nombre de langues africaines cherchant à se développer, le problème se pose de savoir comment mater l'univers qu'elles médiatisent et maîtriser les flots de contenus spécialisés qui leur arrivent du monde extérieur en quantités innombrables et éblouissantes, alors que ces langues minoritaires sont qualifiées comme dépourvues de ressources dénominatrices adéquates.

Irène Rabenoro met en exergue les difficultés de promotion du vocabulaire scientifique et technique des langues des pays en développement. Ces difficultés sont à lier aux différences de culture, de niveau de vie et de l'environnement physique de leurs utilisateurs du Nord et du Sud, difficultés manifestées à travers les langues, au plan lexical. Au-delà du recours aux procédures de formation de néologismes et d'emprunts, elle a des doutes quant à la possibilité d'enseigner des connaissances occidentales dans une langue non européenne.

Øyvind Dahl montre tout l'effort de lucidité et de discernement qu'il faut déployer dans toute communication interculturelle à cause de l'imprégnation par le caractère essentialiste et l'approche fonctionnaliste des concepts de communication, aux sens sémiotique, de culture et d'identité. Comment résister à la tentation de facilité qui consiste à mettre en matrice la connaissance de la communication interculturelle pour prédire ou contrôler la communication ?

Quant à Rolande Ramasomanana, enseignante chargée de la civilisation des pays germanophones, elle attire l'attention sur le fait que l'apprentissage d'autres langues mène à une ouverture aux autres par le biais des cultures, à une rencontre avec l'autre. Elle fait face, cependant, à des difficultés qui sont à lier à « l'acculturation » des étudiants dans une société en perte de repères.

Shally Gachuruzi souligne le fait que la coexistence culturelle dans le contexte actuel de la mondialisation constitue un des débats les plus controversés de notre époque. Le risque est réel de voir la supériorité économique et politique des pays du Nord « favoriser » l'expansion des langues occidentales un peu partout dans le monde au détriment des langues des pays pauvres, et conduire à l'uniformisation des cultures au profit d'un monoculturalisme imposé. Comment vivre, dans ce cas, l'interculturalité dans laquelle une culture s'ouvre à l'apport étranger tout en se refusant à toute domination ?

Ce sont des doutes, et des interrogations qui ne sont pas théoriques mais qui se vivent dans la chair et la souffrance de se sentir marginalisé, insulté alors que les conditions économiques, éducatives et institutionnelles sont réunies pour la protection et la promotion des droits de l'homme et de sa dignité, comme le montre l'article sur le vocabulaire discriminant dans la langue française de Esoh Elamé. Comment se garder de la banalisation de l'utilisation de ce type de vocabulaire et de sa diffusion dans un espace, la francophonie, où la langue française fait partie du patrimoine culturel d'une diversité de cultures et de peuples ?

Mais dans ce *Cahier*, les axes d'approfondissement porteurs d'espoir et de consolidation des acquis sont identifiés, et sur l'interface « territorialité / mondialisation » à travers la courbe d'expériences accumulées par le Rifal (approche en réseau – autonomie, authenticité et responsabilité – et avec une organisation internationale

– appui par suivi évaluation, capitalisation et coordination, plate-forme d'échanges avec mécanismes de partage et de diffusion), et sur l'aspect conceptuel touchant la communication, la coexistence culturelle et les nouvelles orientations pédagogiques dans l'enseignement et sur l'aspect qui s'ouvre déjà sur l'opérationnel dans l'utilisation par la terminologie des opportunités fournies par les nouvelles technologies de l'information.

Irène Rabenoro, dans le contexte actuel de la mondialisation qui ne fait qu'accélérer le processus d'internationalisation, et où le développement d'une langue va de pair avec le développement socio-économique et culturel, ouvre la voie pour que des travaux d'évaluation soient entrepris, notamment dans le domaine des sciences dites douces, pour asseoir une politique de langue d'enseignement et de transmission de connaissances réaliste.

Velomihanta Ranaivo participe à la recherche d'approches innovantes, tendant à réhabiliter la dimension humaine (processus centré sur l'homme, sa raison, sa sensibilité, ses aspirations) afin de gérer les langues-cultures en contact dans le cadre d'un programme de formation initiale francophone. Tirant profit du cadre incitatif tracé par la Constitution de Madagascar et par la Loi d'orientation de l'éducation, l'École normale supérieure propose des offres de formation dans les programmes pour les professeurs destinés à enseigner le français dans les lycées. Ainsi, l'interculturalité est objet de formation dans trois centres d'études et de recherches qui dispensent l'enseignement des langues vivantes : le malgache, le français et l'anglais. Avec une gestion de la motivation, de l'observation et de la science pour s'approprier à une rencontre avec l'autre.

Pour Øyvind Dahl, la communication est un processus dynamique. Pendant un acte de communication directe, les interlocuteurs sont impliqués constamment dans la création et l'interprétation de signes (sons, mots, langage du corps, symboles, actions, etc.). Ceux-ci sont alors objet d'échanges et suscitent des réactions qui varient selon la culture, la vision du monde, le contexte social, la personnalité et l'identité. Ceci implique que l'on n'étudie l'acte de communication, non en tant que processus de communication lui-même mais en s'attachant à mettre l'accent sur les aspects sémiotiques de la production de sens pendant la communication. Une autre approche de constructivisme social de la production de sens constitue une autre voie pour la compréhension de la communication

qui fonde l'innovation et la vitalité de la communication dans la diversité. Dans une telle dynamique culturelle, rendue possible par une approche herméneutique critique, « les backgrounds culturels respectifs de chaque interlocuteur, y compris l'histoire de leur vie, leur langue, leur vision du monde et leurs intérêts, jouent un rôle important tant dans la création des messages que dans leur interprétation ». Mais comme il le dit : « une théorie complète de la dynamique de la communication reste probablement à concevoir ».

Shally Gachuruzi prend position dans la tension créée par l'avènement de la mondialisation, tension qui se manifeste entre l'expansion et l'interconnectivité, dans les relations linguistiques entre les peuples du monde. Avec le cas de l'Union européenne qui est « un bel exemple d'interculturalité », celui de la francophonie ou du multiculturalisme canadien, la coexistence culturelle serait « non seulement pacifique, mais aussi une opportunité de partage de valeurs entre différents groupes culturels et linguistiques ».

Rolande Ramasomanana pense que si l'acceptation d'une diversité culturelle part de la connaissance de sa propre culture et de celle des autres, la « formation interculturelle » devient une exigence du temps présent. Cette formation se ferait à travers une discipline qui réponde à la nécessité de présenter et d'analyser les différents points de vue pour offrir une meilleure préhension des problèmes en multipliant les perspectives. Acquérir des connaissances culturelles de cette manière, c'est créer les conditions qui permettent aux cultures de dialoguer entre elles.

Pour Emmanuel Aito, les avancées épistémologiques et ontologiques de la terminologie permettent, au cours de la phase actuelle de développement de la terminologie conjugée avec l'accès indispensable à l'informatique, de promouvoir une terminologie au service des langues en voie de développement. Le problème technique n'est pas ici prioritaire, car la principale entrave est en rapport avec les ressources rarissimes de conceptualisation, de particularisation pour le nécessaire développement de l'alphabet, de l'orthographe systématique et la standardisation des dialectes.

Nous voyons ainsi se constituer sur les différences générées par la diversité les fondements d'un partenariat, qui implique une certaine volonté commune des partenaires pour entreprendre ensemble une activité où chacun

trouve son compte. Ce partenariat se réalise à travers l'aménagement linguistique, initialisant un mouvement qui s'inscrit dans une perspective durable, et dont le développement ne peut se mettre sur une spirale vertueuse avec la promotion de chaque politique linguistique nationale.

Et ce partenariat se trouve maintenant en face d'un défi précis, où il s'agit de plier, en particulier, au cas des communautés du continent africain une théorisation s'enracinant dans les cadres de recherches actuels et de mieux profiter des avancées identifiées dans le traitement informatique. Le but est de faciliter la dénomination et la description des concepts spécialisés qui font sans cesse irruption dans la conscience des locuteurs. Devenu conscience en acte du relèvement de ce défi, le Rifaal crée, de manière progressive et soutenue, les conditions qui permettent de penser que ce partenariat, respectueux de la diversité, est porteur d'interculturalité, de dialogue et de tolérance, dans une perspective de développement durable.

Pour le Comité scientifique
Juliette Ratsimandrava
Coordinatrice